

XYZ. La revue de la nouvelle

Bleu sur blanc

Marise Belletête



Numéro 149, printemps 2022

Îles : l'archipel des solitudes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97699ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belletête, M. (2022). Bleu sur blanc. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (149), 45–47.

Bleu sur blanc

Marise Belletête

J E JETTE un dernier coup d'œil au tableau avant de l'enfermer avec les autres dans le *walk-in* qui me sert de débarras.

Ma dernière toile se noie dans les teintes de bleu. On y distingue à peine les personnages.

Une femme et ce qui a la taille d'un poisson dans ses bras.

J'essaie de ne pas penser à ce que Guillaume trouverait à redire si je l'accrochais.

Je n'ai exposé mes œuvres qu'une fois, à la galerie d'art du Vieux-Port.

Le soir du vernissage, je venais à peine de mettre les pieds dans la salle d'exposition que j'ai été prise d'une nausée. Je me suis enfermée dans les toilettes, attendant que le vertige passe. Assise sur le siège, je me tamponnais la nuque avec une boulette de papier hygiénique aspergée d'eau lorsqu'une femme a appelé mon nom, inquiète. C'était la commissaire. Elle espérait ne pas avoir à se taper la présentation des œuvres toute seule. Elle m'a tout de même demandé gentiment si je voulais un verre d'eau au lieu des coupes de blanc servies à l'entrée.

Je ne sais plus comment, mais j'ai fini par trouver le courage de me présenter devant les invités et de ne pas chavirer parmi mes propres peintures. Guillaume ne m'avait même pas accompagnée. Il trouvait ça trop mondain. Je ne suis pas restée très longtemps ensuite, juste assez pour entendre quelques amis commenter mon travail du bout des lèvres. J'aurais voulu avoir la force de leur répondre : *C'est vrai, je suis indisciplinée dans la couleur, trop souvent. C'est parce que j'ai hâte de mettre au jour. Que des formes se meuvent et occupent mes yeux.*

Pour contrecarrer cette effusion vive au cœur de mes toiles, j'ai toujours tenu à travailler et à circuler dans un décor sobre, minimal. Depuis que j'habite sur la rue des Forges, j'ai d'ailleurs repeint les murs en blanc trois fois, en prenant soin de choisir des nuances différentes.

Pour Guillaume, c'était de la folie.

« Encore ? T'es sérieuse, là ? Ça va encore puer avec ta maudite peinture ! »

Le jour où je mettais mon jeans délavé et sortais le ruban à masquer, il savait que *mon manège*, comme il l'appelait, recommençait. Meticuleuse à souhait pour des résultats invisibles, je m'appliquais comme pas une au découpage.

De son point de vue, je mimais seulement les gestes d'un peintre en bâtiment, puisque aucune couleur ne glissait au bout du pinceau. Blanc craie sur blanc neige, sur nuance poupee de papier CSP-485 de Benjamin Moore.

Je disposais de vieux draps sur le parquet et du papier journal près des plinthes, puis j'allumais une lampe – un *spot* de trois cents watts que j'avais récupéré dans l'atelier de mon père – et je travaillais jusqu'à tard le soir.

« C'est pas respirable. On étouffe pis ça me donne mal à tête, ton *trip* de Sico ! »

À cette époque, Guillaume a pris l'habitude d'aller dormir ailleurs. Chez des amis, des connaissances. Puis des étrangères rencontrées dans les bars. Il n'avait pas la patience de me regarder recouvrir le vide de nos vies.

C'est qu'il ne la voyait pas encore, et moi, je savais que je ne pourrais trouver le repos que lorsque des couches supplémentaires se seraient posées entre elle et moi.

Cette tache, écueil dans notre chambre.



On venait tout juste d'emménager. On était encore heureux, parfois, je pense, durant cette période-là.

La première nuit, je me suis réveillée vers deux heures du matin et je me suis levée pour boire de l'eau. Après avoir éteint le plafonnier du couloir, j'ai rejoint Guillaume dans notre lit. Il s'est tourné vers le mur et a allongé le bras pour m'ètreindre.

C'est à ce moment que je l'ai aperçue. Un peu comme
46 une illusion d'optique, quand on se tient dans le bon angle.

La faible lueur provenant de l'extérieur la faisait ressortir dans les reliefs du contreplaqué.

Pendant que Guillaume essayait de remonter ma robe de nuit, je n'arrivais pas à penser à autre chose.

Elle s'était glissée entre nous, avait dérivé et coulé sur les murs, les moulures, les tapis. Avait isolé nos peaux.

Nous ne nous embrassions pas. Ne parlions pas. Mon pouce effleurait à peine ses lèvres, sa mâchoire tendue. Quand Guillaume était sur moi, sa chaîne rebondissait sur son torse, le bruit du médaillon était la seule chose réelle, la seule chose qui bougeait dans la nuit.

Ça, et la tache.

J'aurais aimé pouvoir repousser les rayons de lune, chasser toute lueur pour rester dans le noir le plus complet, ne plus la voir.

J'ai remonté ma culotte en vitesse. Déjà, je ne pensais plus à la chaleur des doigts de Guillaume à l'intérieur de mes cuisses. Il n'y avait que cette ombre. Un faux test de Rorschach.

Toutes les nuits, désormais, je voyais très clairement l'œil et le pouce d'un fœtus gros comme un chat qui nous regardait dormir.

Guillaume, lui, a fini par y voir une île. Une île déserte et imprenable où je n'ai jamais posé aucune de mes toiles.



Aujourd'hui, j'ai remis mon jeans et repris le rouleau à peinture, seule, sans témoin. J'ai essayé une fois de plus de la couvrir, couleur d'écume mousseuse. Pour effacer le manque, l'impression de poignard au ventre. Comme après chaque fausse couche.

Au dernier coup de rouleau, j'ai pris le temps d'inspirer. De fermer les yeux. D'espérer avant de les ouvrir à nouveau.

Moi aussi, j'aimerais voir une île.